

LE 1^{er} MAI

présenté par Miguel Rodriguez



a COLLECTION
ARCHIVES

Extrait de la publication

Miguel Rodríguez enseigne à l'École normale supérieure
de Fontenay-Saint-Cloud et à l'École polytechnique.
Spécialiste de l'histoire sociale du xx^e siècle, il a consacré sa thèse
aux représentations et à la symbolique du 1^{er} mai.
Il est l'auteur de *Los tranviarios y el anarquismo
en México (1900-1925)*, Puebla, 1980.

© Éditions Gallimard/Julliard, 1990.

Jean-François Domenget m'a encouragé de ses conseils et de son amitié tout au long de ma recherche. Je tiens à remercier aussi Annelise Mauge et Jacques Revel pour l'aide précieuse qu'ils m'ont apportée dans l'élaboration finale de ce livre.

Présentation

Ecco il lavoro... « Et voilà le travail » : telle est la légende qu'on peut lire sous une image allégorique du 1^{er} mai, publiée par un journal italien à la fin du siècle dernier. On y voit représentée, en la personne d'un ouvrier en blouse faisant irruption dans un salon bourgeois, l'entrée sur la scène sociale des travailleurs organisés. Le 1^{er} mai, « fête des Travailleurs », s'est voulu journée d'autoprésentation de la classe ouvrière comme classe : elle y affirme son rôle dans la société.

Le 1^{er} mai a lieu pour la première fois dans les pays industrialisés, en 1890, à l'époque où le syndicat comme organisation, comme représentant des travailleurs, acquiert droit de cité. La journée est, dès ses origines, l'occasion de rendre visible et imposante sur la scène locale, et même internationale, la présence massive de ceux qui travaillent et de leur famille. Eux en ont fait une fête ouvrière et populaire.

Dès lors qu'il se répète régulièrement, et parce qu'il a lieu partout dans le monde, on parle beaucoup du 1^{er} mai. L'attention que lui portent les organisations ouvrières et les autorités ainsi que l'image qu'en donnent les observateurs et les media font de cette date le moment d'une mise au point collective. La célébration de la journée sert de catalyseur, mais aussi de baromètre des mouvements sociaux comme de la conjoncture politique. En France, les 1^{er} mai dont le souvenir est resté sont censés avoir correspondu à des périodes de combativité ouvrière exceptionnelle. Lorsque, après 1968, commencent à défiler, aux côtés des cortèges

9 Présentation

devenus routiniers des grandes centrales syndicales, les immigrés, les féministes et les homosexuels, on peut sans doute y lire le déplacement des enjeux de la lutte sociale. Il en va de même dans les pays de l'Est : le 1^{er} mai, pourtant une fête très officielle, a donné lieu dans les années récentes aux manifestations de l'opposition polonaise.

Les « grandes » célébrations du 1^{er} mai figurent toujours parmi les événements saillants des histoires du « mouvement ouvrier » : 1890, 1891, 1906, 1919 sont les « bonnes années ». Il faudrait se demander sur quel critère on se fonde pour le dire. Les autres, les « mauvais crus », tout le monde tend à les oublier... On s'accorde à envisager le 1^{er} mai comme un symptôme, comme un miroir des luttes sociales — ce qu'il est. Mais les historiens s'occupent plutôt des combats que la date est censée refléter que de la façon dont elle les reflète. Ils attribuent des effets aux 1^{er} mai, sans vraiment se soucier des formes spécifiques qu'ils prennent. Ils voient dans cette journée l'expression d'une conscience de classe, mais sans s'interroger sur la manière dont elle fonctionne comme expression de cette conscience. En somme, aux célébrations elles-mêmes, les historiens se sont assez peu intéressés.

De sorte que dans de nombreux ouvrages sur le 1^{er} mai la conjoncture, ce qu'on aurait pu envisager comme introduction au sujet, comme cadre de référence, prend de fait la place du sujet lui-même. Il ne s'agit certes pas de nier les liens évidents du 1^{er} mai avec l'époque dans laquelle il s'inscrit. Mais s'en tenir à une interprétation strictement politique ne suffit pas. Car la journée ne se contente pas de réaliser un projet voulu par des organisateurs et dont le sens serait ailleurs.

Une vision du monde

Pourtant, le 1^{er} mai ouvre de riches perspectives pour analyser comment une classe sociale construit et transmet à

travers le temps sa « vision du monde », comment elle met en œuvre rituellement la représentation de son expérience et de son rôle politique. C'est que la manifestation du 1^{er} mai ne s'est pas toujours limitée au défilé dans la rue, comme de nos jours on aurait tendance à le croire. Pour manifester une opinion, pour se manifester sur la scène sociale, les syndicats adoptent des modes d'action plus anciens, non spécifiques au 1^{er} mai : grèves, rassemblements, meetings et, bien sûr, cortèges. Pour en faire leur journée, les familles des milieux populaires adoptent des modes de loisir traditionnels, propres à cette date printanière : les « réjouissances » font aussi partie du 1^{er} mai et contribuent largement à son succès.

Les observateurs refusent souvent au 1^{er} mai le caractère de fête. De même, la science politique sous-estime les cortèges ouvriers en tant que tels parce qu'elle ne leur accorde aucune influence sur la vie politique institutionnelle ; elle néglige encore plus les divertissements qui les accompagnent. Il vaut pourtant la peine de se demander pourquoi les participants se laissent aller à la fête. Pourquoi la fête joue-t-elle un rôle le 1^{er} mai ?

Enfin, quel meilleur terrain que le 1^{er} mai pour s'interroger sur le rôle du symbolique dans la politique ? Il est bien connu que changer une société c'est aussi abolir les symboles en place et en créer de nouveaux. Ainsi le 1^{er} mai veut-il être la répétition anticipée de la transformation du monde par la classe ouvrière. Si la date est efficace, c'est parce qu'elle fonctionne comme un véritable système signifiant : le choix de la journée elle-même, l'attention accordée à sa célébration, la codification de la mise en scène, la symbolique de l'espace, le langage des formes, la puissance des mots, tout y contribue. Certains éléments relèvent du verbal, d'autres sont des signes non verbaux. Comment forment-ils un tout signifiant ? Comment le 1^{er} mai signifie à travers le temps ? Voilà une question fondamentale. Il s'agira moins ici de « savoir » ce qui s'est passé dans telle ou telle célébration que de comprendre comment les divers

agents sociaux produisent régulièrement un événement chargé de significations.

**Le 1^{er} mai
dans tous ses états**

Dès sa naissance, le 1^{er} mai est international, de là sa portée. Aussi l'a-t-on généralement étudié à une échelle maximale, « universelle ». On souligne aussi le caractère unitaire de ses manifestations, mais le risque est grand d'accumuler les particularités de pays très divers. Peut-on vraiment parler du 1^{er} mai comme d'un phénomène global ? D'autre part, il est matériellement impossible de conduire une analyse sérieuse à une aussi vaste échelle. L'historien risque alors d'être superficiel, puisqu'il n'utilise que des sources secondaires et n'observe que ce qu'elles laissent voir, les célébrations majeures dans les plus grandes villes.

Cette étude portera donc sur le 1^{er} mai en France, en milieu urbain et en milieu rural. Dès la première année, la manifestation apparaît en effet dans des endroits reculés aussi bien que dans la capitale. Pour tenter de mieux saisir les traces locales du 1^{er} mai, il a fallu sélectionner un certain nombre de départements. Cet échantillon couvre aussi bien des régions fortement industrialisées (le Nord) que des départements plutôt agricoles (comme la Nièvre, le Vaucluse), des zones géographiquement contrastées (la Loire-Inférieure, le Var), enfin de grandes villes, comme Paris et Lyon, ayant chacune sa spécificité sociopolitique.

Célébré régulièrement, le 1^{er} mai a été considéré par le pouvoir comme un thermomètre social : il fallait veiller à la température des luttes ouvrières pour, en cas de fièvre ou de propagation du mal, pouvoir appliquer les mesures nécessaires au maintien de l'« ordre public ». On le sait, l'histoire sociale a trouvé dans ce zèle répressif, dans cette précision vigilante, une extraordinaire source de documents. Aux prévisions sur la journée et aux récits de son déroulement,

produits par les commissaires de police et regroupés par les sous-préfets et les préfets, s'ajoutent les documents recueillis autour de la date : affiches, feuilles volantes, chansons et autres textes.

Un autre type de documentation accompagnera, en contrepoint, la lecture des archives : le récit littéraire. Pendant la première moitié du siècle, une littérature à préoccupations sociales insère volontiers ses personnages et les histoires qu'elle raconte sur une toile de fond, celle du 1^{er} mai. Chez ces écrivains, d'Eugène Dabit à Jules Romains et à Roger Bordier, défilent des thèmes et des figures qui caractérisent habituellement le 1^{er} mai. À travers eux, par leur intermédiaire, on sera sensible à ce qui se dit de la célébration ouvrière, à la manière dont on cherche à la représenter.

Les discours du 1^{er} mai retrouvés dans les archives ne peuvent cependant pas être isolés comme la production d'une classe séparée. Ils fonctionnent dans un contexte, toujours par rapport à d'autres discours, qu'ils reprennent, qu'ils reformulent : la presse « bourgeoise », qui joue alors un rôle essentiel dans l'imaginaire collectif, fait signifier au 1^{er} mai quelque chose de différent de ce qu'avaient voulu les organisations ouvrières. Il faut donc rendre compte de la vision de l'événement selon les différents agents sociaux. On s'attachera ici à suivre la période qui va de 1890 jusqu'à la Seconde Guerre mondiale : c'est-à-dire la dernière phase de ce « siècle des ouvriers » qui, en France, commence dans les années 1830 et paraît s'achever vers le milieu du xx^e siècle. Si l'on met l'accent sur ce demi-siècle, c'est parce qu'il voit le développement et la reconnaissance des organisations syndicales comme formes de représentation d'un groupe, comme composantes de plein droit du corps social. Par ailleurs, le choix de la période est imposé par les sources elles-mêmes : les archives d'où proviennent la plupart des citations ne sont guère consultables pour les dates postérieures aux années 1940. Mais aussi, le deuxième après-guerre entame une transformation progressive et

irréversible du monde du travail, qui voit se désagréger l'identité de cette classe sociale que le 1^{er} mai précisément avait contribué à construire.

Même si ce travail renvoie parfois à d'autres années, au gré de la démonstration, il est focalisé sur certains moments privilégiés, à la manière de « coupes ». Chacun d'entre eux sera approfondi et ses traits comparés, pour tenter de dégager une évolution. Le choix de ces années est aisément justifiable. 1890, double point de départ : de la date elle-même et aussi du travail des historiens, puisqu'ils l'ont presque tous traitée. 1891, lorsque se transforme le caractère de la journée, de manifestation unique en célébration régulière. 1906 et 1919, années de mobilisations puissantes, de rêves et d'espoirs. 1921 et 1929, au contraire, lorsque, dit-on, « rien ne s'est passé ». 1936, enfin, à cause du lien que le 1^{er} mai a pu avoir avec une conjoncture politique exceptionnelle.

C'est à partir de ce choix qu'on tente d'analyser le 1^{er} mai, avec le risque que comporte tout échantillon : celui de dégager des conclusions hâtives et réductrices. Il est probable qu'en prenant d'autres années les conclusions auraient pu légèrement varier dans le détail. Mais, croyons-nous, l'essentiel du propos n'aurait pas changé.

Un 1^{er} mai ordinaire

Soit, par exemple, 1909, une année qui n'appartient pas à l'échantillon retenu. Un long extrait de Jules Romains campe un 1^{er} mai « ordinaire » :

Par bonheur pour l'ordre, ce Premier Mai tombe un samedi, et ce samedi est jour de grande paye. Ne passeront ce soir à la caisse que ceux qu'on aura pointés à l'atelier.

Pour chômer cette fois-ci, il faut plus de courage qu'à l'ordinaire.

Le ciel est sombre et triste. L'air est froid. La répression comme la révolte garde un visage contenu. Lépine a rempli de dragons la caserne du Château d'Eau, de fantassins les rues écartées. À la rigueur, Paris n'est pas obligé de s'apercevoir qu'il est en état de siège. Il n'y a d'un peu voyant que les patrouilles d'agents cyclistes qui circulent en tous sens, et que la garde à cheval qui fait son manège place de la République, un rang puis un autre balayant lentement la chaussée, comme les pales d'une roue.

Les réunions syndicales ont été tolérées. Les meetings publics, interdits. Le gouvernement craint moins l'émeute que l'efflorescence, çà et là, d'une malveillance sournoise. L'esprit de Pataud, qui s'apparente aux elfes et aux korrigans, promène sa menace, difficile à situer. Des piquets d'infanterie protègent les abords de la Tour Eiffel. Au cas où les fils du télégraphe seraient coupés, où les postiers s'ingénieraient à rouiller les communications, il restera le plus grand mât de T.S.F. du monde pour recevoir les nouvelles et envoyer les ordres.

À neuf heures, sous le prétexte d'une réunion du syndicat des boulangers, un meeting de l'Union des Syndicats de la Seine s'ouvre à la Bourse du Travail. Thuillier, en attendant la Révolution qui ne saurait tarder, recommande le sabotage. Par la voix de leurs orateurs, les travailleurs de toutes catégories s'engagent à propager les idées d'antipatriotisme et d'antimilitarisme. À onze heures, ils se séparent aux cris de « Vivent les travailleurs organisés internationalement », « Vive la grève générale expropriatrice ».

Cependant, quand sonne la relève de onze heures, les postiers, qui n'ont chômé qu'en tout petit nombre pour éviter les sanctions individuelles, descendent dans la cour du Central télégraphique, l'églantine rouge à la boutonnière, crient « Conspuez Simyan » et chantent l'Internationale. Les commis principaux, les chefs de service, se détournent d'un air insuffisamment navré, et s'abritent de l'événement derrière leurs binocles.

Le vent du nord-ouest pousse sur Paris de petits nuages noirâtres qui marquent le ciel comme des doigts sales la peinture d'une porte. Une courte averse tombe par instants.

De grandes affiches de la C.G.T. publient le manifeste des Travailleurs, qui réclame les huit heures et la fin de la Société bourgeoise. Des couples d'agents cyclistes s'arrêtent pour les lacérer. Devant la mairie du X^e, Faubourg-Saint-Martin, une bagarre éclate entre la police et trois douzaines de chômeurs. En face, au 59, une fenêtre s'ouvre. Un homme maigre vocifère. C'est là qu'a son siège le syndicat des artistes. Et l'homme s'appelle Montéhus. Avant d'ouvrir la fenêtre, il a vérifié dans une glace piquée de points noirs le mouvement de sa cravate et de sa chevelure. La voix de Libertad s'est tue à jamais, mais le chansonnier Montéhus crie « Assassins ! » aux agents¹.

Tout y est : le « visage de la répression et de la révolte », la subversion due au « chômage » volontaire, l'atmosphère de ville assiégée, les bruits et les couleurs, le passage du temps, des heures et des nuages. Le 1^{er} mai, c'est d'abord tout cela, en quelque année qu'on le prenne. Car il n'est pas seulement un ensemble d'activités disposées tout au long de la journée ; il ne se définit pas non plus par un nombre de personnes rassemblées sur la voie publique ; on ne saurait le réduire à des actes de violence dont on attribue la responsabilité, selon sa position sociale et politique, aux manifestants ou aux forces de l'ordre. Le 1^{er} mai est avant tout une construction symbolique à laquelle contribuent aussi bien les participants directs que les observateurs : policiers, politiciens, journalistes, dessinateurs, photographes, polygraphes, historiens... Chacun le produit à sa manière. De sorte que ces archives requièrent une lecture plurielle.

Un parcours sommaire des célébrations choisies s'impose au premier abord : on passera en revue la nature des organisateurs, les motifs qu'ils avancent, la manière dont

ces 1^{er} mai ont été ressentis par le corps social (chapitres 1 et 11). Ensuite, il faudra voir comment évolue la journée tout au long de la période, comment elle se diffuse, s'enracine. Comment aussi, à l'intérieur de chaque journée, s'agentent les éléments caractéristiques : cortèges, réunions publiques, réjouissances (chapitre 11).

Ces formes donnent au 1^{er} mai une « signification » qui est la cible du pouvoir. Tout d'abord, par l'utilisation de l'espace, par l'implantation de la réunion dans un lieu et par le déplacement du cortège (chapitre 12). Ensuite, par l'imbrication de ces formes, traditionnellement perçues comme politiques, avec des divertissements abondants et variés : on se demandera s'ils témoignent d'une « culture ouvrière » (chapitre 13). Enfin, par toute cette production de signes, de nature diverse, dont l'inventaire est utile pour en apprécier l'évolution et la codification progressive (chapitre 14).

Le discours mis en œuvre à l'occasion des célébrations se donne plusieurs fonctions : opposer entre eux les termes d'une lutte sociale (chapitre 15) ; mettre en scène les agents sociaux (chapitre 16) ; envisager l'avenir et valoriser le passé (chapitre 17) ; préciser la « signification », la vraie nature de la journée (chapitre 18). Le 1^{er} mai est supposé signaler l'apparition de la conscience d'une classe. Par quels moyens, à travers quels langages cette classe peut-elle parler d'elle-même ? Comment les participants se représentent-ils leur existence ? Et, surtout, comment ces représentations contribuent-elles à la construction d'une classe sociale ?

Qu'est-ce que le 1^{er} mai, pour les uns et pour les autres ? Manifestation politique, axée sur le conjoncturel, ou fête rituelle, fondée sur la répétition ? Mais, pour rendre compte de cette journée, faut-il nécessairement choisir entre fête et manifestation politique ?

1

**La journée
dans le temps**

**De la journée
de huit heures
au Grand Soir**

Il sera organisé une grande manifestation internationale à date fixe, de manière que dans tous les pays et dans toutes les villes à la fois, le même jour convenu, les travailleurs mettent les pouvoirs publics en demeure de réduire légalement à huit heures la journée de travail, et d'appliquer les autres résolutions du congrès de Paris. Attendu qu'une semblable manifestation a déjà été décidée pour le 1^{er} mai 1890 par l'American Federation of Labour, dans son congrès de décembre 1888 tenu à Saint-Louis, cette date est adoptée pour la manifestation internationale. Les travailleurs des diverses nations auront à accomplir cette manifestation dans les conditions qui leur seront imposées par la situation spéciale de chaque pays¹.

C'est, semble-t-il, cette résolution d'un congrès ouvrier international tenu à Paris en juillet 1889, qui est à l'origine du 1^{er} mai. Cette année-là, l'Exposition universelle et la construction de la tour Eiffel commémorent le centenaire de la Révolution française, avènement de la bourgeoisie. La date du congrès a été, elle aussi, choisie en référence à la Grande Révolution. Mais ses organisateurs tiennent à se démarquer de la célébration bourgeoise. Leur démarche est internationaliste : le congrès amorce la naissance de la Deuxième Internationale autour des plus grands noms des mouvements socialistes de nombreux pays. Il est décidé alors que la manifestation sera internationale : la résolution y insiste — « tous les pays, toutes les villes » — et associe le projet à des décisions prises outre-Atlantique.

Régulièrement célébré
depuis sa naissance internationale en 1890,
le 1^{er} mai, affirmation de la conscience de classe,
démonstration de force revendicative et fête des travailleurs,
est considéré par le pouvoir comme un baromètre social.
Loin d'une histoire sèchement politique,
voici une histoire symbolique :
affiches, discours, chansons, récits et archives
rendent sensibles la signification de la date
et les formes de la fête,
la portée des gestes et des mots,
la mise en scène des cortèges et de l'espace,
le langage des fleurs, des musiques et des couleurs.
Du Grand Jour au Grand Soir,
de la journée de huit heures aux congés payés du Front populaire,
les battements de ce que Thorez appelait
«le grand cœur de la classe ouvrière».



Extrait de la publication



ISBN 2-07-071860-3 A 71860

95 FF tc